C’était une plume. Une simple plume. Celle qui avait tout changé, celle qui avait tout créée.

Je me rappelle encore du jour où elle m’est apparue. A travers la vitre de mon immeuble insalubre, où les cieux étaient gris, le béton était gris, mes yeux étaient gris et mon cœur était mort. Je contemplais le ciel monochrome de la ville, n’arrivant pas à me faire une raison sur ma propre condition. Rien n’avait de sens, tout avait perdu de sa couleur. A quand tout cela remonte ? Je n’ai jamais cherché à rebrousser chemin en suivant les cailloux, qui m’auraient toujours conduit vers un précipice dont je ne verrais le fond qu’au moment où tout se serait effondré en moi.

Dans ma cham… pardon, dans la seule pièce de vie qu’était mon studio, un désordre immense, mais non pas dû à des affaires, des vêtements ou autre qui traînerait par là… Non, des feuilles. Froissées, déchirées, percées, encrées, jetées sans se retourner dans une pièce abandonnée, abandonnée à ma propre frustration ainsi qu’a mon incompétence. Cela faisait déjà longtemps que je m’étais interdit d’écrire sur mon ordinateur, la froideur et l’aseptisation des touches de mon clavier mécanique lorsque je tapais dessus avait meurtrit mon inspiration, transformant une passion que je voulais changer en carrière, en une corvée que je changeais en cauchemar.

Cauchemars qui me hantent toujours, qui toquent à ma porte chaque nuit, qui n’attends point mot pour venir se glisser contre moi et me susurrer des mots que je ne peux pas même coucher sur papier sans trembler ici… Des pensées sombres, il y en à toujours, et je les ai toujours trouvées saines, car quand on est capable de voir le mal, le sombre, la fin, et qu’on a peur, on sait qu’on est encore en vie. C’est ce que j’avais peur, le plus peur au monde. Du jour où je serais capable de mettre un point final à cette vie.

… Et du jour où ce cauchemar arriverait à nouveau à ma porte une fois ceci fait.

Alors j’avais un stylo, vous savez le genre de vieux stylo à bille complètement banal, qu’on achète pour quelques centimes dans la papeterie du coin, et une pile de feuilles format A4 achetées au même endroit, dont déjà la moitié avait été jetée au sol. Et pas une seule page terminée même pas le début de ce foutu incipit. En réalité… Si. Je l’avais déjà écrite plus de 49 fois, mais jamais aucune ne me convenait. Cette sensation horrible quand les idées fusent dans ta tête, comme des bulles de savon renfermant des éléments d’histoire sensationnels, que tu tentes désespérément d’attraper et qu’au moment de les saisir, elles éclatent, et leur contenu est perdu à jamais au néant.

Cette sensation, cet échec permanent, ce socle qui s’effondre sous vos pieds dès que vous pensez aller mieux, c’est mon lot, mon quotidien, depuis des années. Pourtant face au désespoir, j’ai échappé à tous les vieux adages, comme la clope, l’alcool ou même la scarification. Je ne plaisante pas, ma mère commençait à s’inquiéter dès que je portais des manches longues. Mais je l’ai rassurée bien sûr, je préfère cent fois m’énerver sur des pellicules d’arbres en me rappelant à quel point je suis un bon à rien que de me faire mal. J’étais malheureux, mais pas courageux.

Pourtant je sentais que ça ne pouvait plus continuer comme ça. Ma petite amie, qui pour une fois me permettait d’avoir une relation sérieuse, quelque chose de stable, était en train de souffrir de mes sautes d’humeur, de mes échecs. Comment à t-elle pu tomber amoureuse quand je me voyais aujourd’hui… Je ne sais pas. Je ne sais même pas si j’étais déjà comme ca à l’époque… Où si je le cachais mieux. Cela faisait déjà quelques jours que je lui interdisais de venir me voir, que je devais terminer ce premier chapitre. Je lisais chaque SMS qu’elle m’envoyait, des encouragements, avec en sous texte, une profonde inquiétude, et un poids à porter qu’elle ne garderait sur épaules pas bien longtemps encore, entre deux crises de larmes où elle m’insultait de tous les noms, et à raison… C’est pour cela que je me démenais, que je me tuais à la tâche. Je devais réussir ce foutu, putain de PREMIER CHAPITRE DE ME…

… Encore une feuille qui volait à travers la pièce après avoir été froissée en boule. Je ne savais pas quoi faire…

Et alors elle m'est apparue.

Je n'ai jamais compris comment elle a pu traverser la fenêtre fermée de mon appartement, mais elle y était arrivée. Une plume. Blanche comme les neiges éternelles du nord. Immaculée. Une sorte d'immense plume d'oie, comme celles qu'utilisaient jadis scribes et juristes pour gratter le papier. Je n'y prêtais au début pas une grande attention, ce n'était qu'une plume après tout, et un gros pigeon aurait très bien pu passer par là… Et d'où je me formalisais pour une plume, ma vie partait en lambeaux. Je la pris alors pour la poser sur la table de chevet, et je m'affalais contre ma chaise. Dépité.

C'est alors qu'une sensation… Chaleureuse, comme un picotement se mit à me siffler à l'oreille. Je me demandais alors si la télé était allu… Je n'avais pas de télé. Pas d'appel sur le portable, et l'ordinateur n'était plus allumé depuis des jours… Qu'est – ce que ca pouvait bien être ?

C'est alors que je l'entendis à nouveau, ce bourdonnement. Et surtout, que je vis la plume… Vibrer. Elle semblait vibrer à la fréquence de ce sifflement. Au début, je pensais simplement que mon imagination me jouait des tours. J'étais alors parti à la salle de bain prendre une bonne douche pour me débarrasser de la crasse et de ma barbe accumulée sur trois jours, pour avoir l'esprit clair.

… Mais en revenant… Elle vibrait encore. Elle m'appelait. Et même si je savais que cela semblait fou, je pensais sincèrement qu'embrasser cette folie était peut-être un moyen de me sortir de toute cette merde.

Quelle douce folie quand j'y repense aujourd'hui.

Au moment où je la pris dans ma main, j'ai senti une intense chaleur m'envahir. Sans prononcer le moindre mot, j'ai senti qu'elle communiquait avec moi. Elle me faisait me sentir moins seul, elle m'encourageait à continuer, elle m'apaisait… Je n'ai pas compris pas ce qui se passait, et en réalité à cet instant je ne me posais pas plus de questions. Je me sentais juste chanceux de la tenir dans ma main.

Immédiatement je récupère tous mes stylos, prenant alors leurs mines, que je découpe, récupérant alors l'encre pour verser tout le contenu dans un petit pot de confiture vide que je gardais dans une armoire. J'avais la plume. J'avais l'encrier. Pourtant l'idée de tremper, de salir cette plume par mon écriture si incertaine et fébrile me faisait peur. Mais elle m'encourageait… Alors je l'ai fait.

A l'instant ou la plume au bout noirci gratta le papier, j'ai ressenti… Comme si j'avais trouvé ce qui me manquait, cette pièce du puzzle manquante, cette motivation, cette inspiration. Les mots fusaient, ils venaient de moi, de mon cœur, de mon être. Ce n'est pas une page que j'ai écris ce soir-là pour mon premier chapitre, c'est 30. Ce n'est pas 30 pages que j'avais écrit pendant toute cette nuit-là, c'était 100. J'appelais alors ma chérie, en larmes, lui disant que tout était terminé, que j'étais tait sauvé.

Que j'avais trouvé ma plume.

Aujourd'hui… Le temps à passé. Ma vie est presque devenue ennuyeuse, pour mon plus grand plaisir. Mes livres ne sont pas des best-sellers, mais me permettent de vivre sans être au crochet de mon aimée, qui m'a donné une fille, mon plus grand trésor. Écrire n'est plus un cauchemar, c'est redevenu un plaisir. Pourtant je n'écris plus autant qu'avant. Parce que ma plume ne m'appelle plus.

Oh je sais qu’aujourd’hui je serais capable d’écrire sans elle, mais où serait le plaisir ? Quelques fois le soir, je la sens vibrer. Alors je me pose, pendant plusieurs heures a la lumière d’un foyer, et j’écris. Non pas parce que j’ai envie de publier un livre, parfois j’écris simplement ce qui me passe par la tête sans jamais penser à une suite où une histoire. Simplement pour écrire, pour retrouver cette délicieuse sensation chaleureuse au fond de moi.

Comme ce soir.